



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Il n'y a pas de réunion à Paris où les femmes ne soient admises ; c'est un des privilèges de notre nation , et l'on ne comprend point de cercle où elles ne peuvent venir prendre rang , soit par leur mérite , soit par leur beauté.

Aux bals et à la Chambre des Députés , aux spectacles et aux prédications Saint-Simonistes , au bois de Boulogne et aux Athénées ; enfin , partout où se trouve quelque agitation d'esprit ou d'industrie on rencontre des femmes. La Bourse même aujourd'hui semble avoir inspiré à nos jolies femmes des idées spéculatives que l'on comprendrait difficilement en voyant l'expression légère et frivole de la plupart de leurs physionomies. Voici cependant comment s'exprime à ce sujet le plus grave de nos journaux.

« La manie du jeu de Bourse a pris depuis quelques mois un accrois-

sement extraordinaire ; elle gagne les dames elles-mêmes , qui comprennent aujourd'hui et emploient avec autant de facilité que l'agent-de-change le plus consommé les termes techniques du parquet. Elles raisonnent la prime et le report comme de vieux courtiers-marrons. Tous les jours , d'une heure et demie à trois heures et demie , les galeries de la Bourse sont garnies d'une foule de dames élégantes , qui , l'œil fixé sur le parquet , correspondent par gestes avec des agents-de-change ; il s'est même établi des courtiers femelles qui reçoivent les ordres et les transmettent aux commis qui viennent les prendre à l'entrée de la Bourse. Nous ne voulons pas nommer la plus remarquable de ces dames ; elle a obtenu de bien grands succès sur un grand théâtre et y a fait une grande fortune qu'elle vient elle-même exploiter à la Bourse , etc. »

On comprend la *sévérité* du costume que les femmes adoptent pour ce genre de circonstance. Ce sont presque toujours des manteaux , des capotes en velours avec un voile de blonde noire ; un joli carnet en bois de sandal , avec son crayon d'or placé dans la ceinture.

— Les dimanches , aux prédications des Saint-Simonistes , dans la salle Taitbout , les femmes remplissent toutes les premières loges du rez-de-chaussée. Les manteaux y devenant embarrassans , elles ont adopté de préférence des douillettes en satin gros d'hiver ou autres étoffes ; des robes-guimpes en velours avec des boas ou un cachemire. On y voit des formes de chapeaux assez habillées , beaucoup ornées de plumets *russe*s :

— Les toilettes pour les Tuileries sont variées à l'infini ; les manteaux s'y présentent sous toutes les nuances et ornemens parus depuis quelques années ; les plus nouveaux ont le grand collet attaché autour d'une petite pélerine ou pièce plate , qui dégage beaucoup les épaules , et sur lequel retombe le petit collet carré.

— La plus grande partie des manteaux n'ont point de franges autour du collet. On en voit en couleur aventurine , ayant des dessins noirs en relief formant colonnes et se terminant au bas dans une espèce de palme ; d'autres , sur fond brun , ont des dessins turcs extrêmement embrouillés , mais où le vert domine , et qui sont de bon goût pour négligé. On en voit aussi en cachemire uni ayant le grand collet en velours de la même nuance ; d'autres plus élégans ont des raies veloutées travaillées dans le tissu même , et sont parmi les plus distingués aujourd'hui : nous en offrons le modèle.

—Un des plus jolis objets d'étrennes que l'on puisse offrir aux femmes amateurs de musique, est le Recueil des quinze Romances, Chansonnets et Nocturnes mis en musique par M^{me} Malibran, et orné de charmantes gravures de Devéria.

—Les porcelaines étrangères sont tellement à la mode dans ce moment, que nous nous plaisons à rappeler le choix immense de ce genre d'articles dans les magasins de *la Porte Chinoise*, place de la Bourse. Il est impossible de trouver un plus grand assortiment de porcelaines peintes, sculptées, en relief, de toutes grandeurs, de toutes formes, de tout emploi. Il y a des services de tables complets véritablement admirables, des déjeûners bleus et or, ou rose et or, qui sont d'un goût exquis ; enfin plus de quatre mille tasses *dépareillées* pour favoriser le choix d'une seule tasse que l'on veut offrir en cadeau ; car c'est une véritable fantaisie de mode que de se donner des tasses cette année. Il est vrai qu'il s'en trouve depuis le prix de cent sous jusqu'à cent écus. Dans ces magasins chinois nous avons admiré un genre de toilette si bien entendu et si complet, qu'il peut dispenser de cabinet. Les réservoirs d'eau qu'elles contiennent sont de la plus parfaite invention.

Indépendamment des thés de tous genres qui se trouvent à *la Porte Chinoise*, on y adjoint cette année un grand assortiment de chocolats, de plus des bonbons ; mais dans les seules qualités dont la supériorité atteste la réputation des magasins où ils se trouvent.

Les petites corbeilles ou paniers en porcelaine à jour, ornés de guirlandes de fleurs en relief, dans les couleurs les plus vives, y sont charmantes pour recevoir les bonbons.

Les garnitures de cheminée offrant la pendule, vases et chandeliers en porcelaine, sont là aussi dans tout le goût de la nouveauté et de la singularité.

Enfin mille objets chinois et anglais qui sont doublement précieux pour fixer le choix des fantaisies de la nouvelle année.

—On porte maintenant des petites mitaines en velours. Les unes sont brodées en soie de couleur, les autres en or. Elles s'assortissent souvent aux pantoufles.

—Les parures en jais sont très à la mode. On en voit aussi en émail noir sur lesquelles sont de petites peintures, mais qui ne laissent apercevoir aucune monture d'or.

Robert de Paris.

C'était un tems étrange. — Antipode du nôtre.
 Bien des dames alors se plaisaient à se voir
 Dans l'acier d'un écu plutôt qu'en un miroir ;
 Prisaient un ennemi se rendant à leurs armes
 Plus qu'un amant soumis résistant à leurs charmes.
 La nature par là se voyait outrager,
 Mais la nature aussi savait bien s'en venger.

(Les Siècles Féodaux.)

« Brenhilda, comtesse de Paris, était une de ces amazones que, pendant la première croisade, on vit, par un travers aussi général que pouvait l'être un usage contre nature, se hasarder volontairement aux premiers rangs parmi les combattans ; modèles vivans de ces Marphise, de ces Bradamante, que les romanciers se plaisaient à décrire, en les armant quelquefois d'une cuirasse impénétrable, ou d'une lance aux coups de laquelle nul ne pouvait résister, afin de rendre moins invraisemblable la victoire qu'ils accordaient souvent au sexe le plus faible sur la portion masculine du genre humain.

» Mais le talisman de Brenhilda était plus simple, et n'était autre chose que sa grande beauté.

» Depuis sa première jeunesse, elle avait dédaigné les occupations ordinaires de son sexe, et ceux qui se hasardèrent à prétendre à la main de la jeune dame d'Aspramont, nom d'un fief militaire dont elle avait hérité et qui entretenait peut-être ses goûts belliqueux, reçurent pour réponse qu'ils devaient d'abord la mériter en champ-clos. Le père de Brenhilda était mort, et sa mère était d'un caractère si facile que la jeune dame en faisait aisément tout ce qu'elle voulait.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
Coiffure Exécutée par M^{lle} Croizat rue de Valenciennes N^o 35. Robe en Crêpe
lamé et Manteau Egyptien des M^{mes} de M^{lle} Delisle rue de Chevalà la Grille.

9
19
6
50
46

» Les nombreux amans de Brenhilda consentirent volontiers à une condition qui était trop d'accord avec les mœurs du siècle pour être refusée. Un tournoi eut lieu au château d'Aspramont, et la moitié des braves champions mordirent la poussière sous les coups de leurs rivaux plus heureux, et sortirent de la lice confus et désespérés. Les vainqueurs s'attendaient à être appelés à jouter les uns contre les autres; mais ils furent bien surpris quand on les informa des volontés ultérieures de la jeune dame. Elle aspirait elle-même à porter une armure, à manier une lance et à monter un coursier, et elle pria les chevaliers de permettre à une dame, pour laquelle ils professaient des sentimens si honorables, de prendre part à leurs jeux chevaleresques. Les chevaliers reçurent courtoisement leur jeune maîtresse dans l'arène, et sourirent à l'idée de lui voir tenir tête à tant de braves champions de leur sexe. Mais les vassaux et les vieux serviteurs du comte son père se regardèrent aussi en souriant, et se promirent un résultat tout différent de celui qu'attendaient les galans. Les chevaliers qui coururent contre la belle Brenhilda furent désarçonnés les uns après les autres, et l'on ne peut nier que jouter contre une des plus belles femmes de ce tems, était une situation fort embarrassante. Chaque chevalier craignant de faire usage de toute sa force en la frappant de sa lance, n'osait donner pleine carrière à son coursier, en un mot, ne voulait pas faire tout ce qui aurait été nécessaire pour s'assurer la victoire, de peur de la remporter au dépend de la sûreté de sa belle antagoniste. Mais la dame d'Aspramont n'était pas une femme qu'on pût vaincre sans mettre en œuvre toutes ses forces et tous ses talens. Ses amans vaincus se retirèrent de la lice d'autant plus confus de leur défaite, que vers le soir Robert de Paris arriva; et, ayant appris ce qui se passait, il envoya son nom aux barrières de la lice, en annonçant qu'il ne prétendait pas au prix du tournoi si la fortune le lui accordait, attendu qu'il n'y était amené ni par l'envie de posséder des terres, ni par les charmes d'une femme. Brenhilda, piquée et mortifiée, prit une nouvelle lance, monta sur son meilleur coursier, et s'avança en lice en femme déterminée à punir ce nouvel assaillant du mépris qu'il semblait faire de ses charmes. Mais soit que son mécontentement nuisit à son adresse ordinaire; soit que, comme beaucoup de femmes, elle sentit un faible pour un homme qui ne montrait pas un désir particulier de gagner son cœur; soit enfin, comme on le dit souvent en pareille occasion, que son heure fatale fût arrivée, le comte Robert jouta contre elle avec son bonheur ordinaire.

Brenhilda d'Aspramont fut désarçonnée, son casque tomba; elle resta étendue par terre, et ses beaux traits, naguère si vermeils, et maintenant couverts d'un pâleur mortelle, étant exposés aux yeux du vainqueur, produisirent leur effet naturel en rehaussant dans son esprit le prix de la victoire. Fidèle à la résolution qu'il avait annoncée, il allait quitter le château, lorsque la mère de Brenhilda intervint à propos; et s'étant assurée que la jeune héritière n'avait reçu aucune blessure sérieuse, elle fit ses remerciemens à l'étranger d'avoir donné une leçon à sa fille, qui, à ce qu'elle espérait, ne l'oublierait pas aisément. Engagé par elle à faire ce qu'il désirait secrètement, le comte Robert prêta l'oreille aux sentimens qui lui conseillaient tout bas de ne pas se presser de partir.

» Il était du sang de Charlemagne, et, ce qui était encore plus important aux yeux de la jeune dame, c'était un des chevaliers normands les plus renommés. Après avoir passé dix jours au château d'Aspramont, le comte Robert en partit avec Brenhilda et un cortège convenable pour aller célébrer leur mariage à la chapelle de Notre-Dame-des-Lances-Rompues, car telle était la volonté de Robert. Deux chevaliers qui, suivant la coutume de ce lieu, y attendaient des assaillans, éprouvèrent un moment d'humeur en voyant arriver une cavalcade qui semblait avoir tout autre chose à faire que de se mesurer avec eux. Mais ils furent bien surpris en recevant un cartel des deux futurs époux, qui se félicitaient de commencer leur vie matrimoniale d'une manière si conforme à celle qu'ils avaient menée jusqu'alors. Ils furent victorieux, suivant leur usage, et les seuls individus qui eurent lieu de regretter la complaisance du comte et de la future épouse furent les deux étrangers, dont l'un eut un bras cassé, et l'autre la clavicule disloquée dans cette rencontre.

» Le mariage du comte Robert ne parut pas interrompre le moins du monde sa vie de chevalier errant. Au contraire, lorsqu'il était appelé à soutenir sa réputation, sa femme ne se distinguait pas moins par ses exploits belliqueux, et elle avait une soif de renommée égale à celle de son mari. Ils prirent tous deux la croix en même tems, cette folie étant celle qui dominait alors en Europe.

» La comtesse Brenhilda avait alors ving-six ans passés, et elle possédait autant de beauté que peut en avoir une amazone. Elle était de la plus grande taille de femme, et ses traits nobles, malgré le nombre de ses travaux guerriers, étaient légèrement hâlés par le soleil, ce qui

faisait encore ressortir la blancheur éclatante des parties de son visage qui n'étaient pas ordinairement découvertes. »

Tels sont les deux principaux personnages que Walter Scott a mis en scène, avec son art accoutumé, dans son nouveau roman, *Robert de Paris*. La richesse d'invention, le talent descriptif, l'observance des mœurs et de la couleur du temps, brillent dans cette composition de tout l'éclat qui a valu tant de gloire au romancier écossais. C'est toujours aussi dans les détails la même prolixité, si fatigante pour les imaginations françaises.

Il est même à craindre que les bornes de l'indulgence anglaise à cet égard ne soient dépassées par la fidélité avec laquelle Walter Scott fait revivre les loquaces personnages de la cour d'Alexis Comnène. Quoiqu'il en soit, et malgré l'extrême pauvreté du dénouement, *Robert de Paris* offre une lecture attachante, et est un ouvrage digne de compléter la série des *Contes à mon hôte*.



ALBUM.

C'est vraiment un succès infernal que celui de *Robert-le-Diable*. Les loges sont arrêtées long-tems à l'avance, et beaucoup d'hommes se trouvent heureux d'entrevoir à travers les lucarnes des corridors quelques-unes des merveilles de la scène. La représentation de vendredi dernier, où assistait S. A. R. le duc d'Orléans, était brillante au-delà de toute expression. Le spectacle de la salle répondait à celui du théâtre. Les dames étaient en grande toilette. Nourrit, Levasseur, M^{me} Damoreau et M^{lle} Dorus ont été, comme de coutume, parfaits dans leurs rôles, et M^{lle} Taglioni, dans sa danse des spectres, aurait fait revivre un mort.

— M^{me} Raimbault semble envoyée du ciel comme un ange consolateur pour les dilettanti que la situation de santé de M^{me} Malibran met au désespoir. Rien n'est, en effet, plus pénible que de voir cette grande actrice lutter contre la faiblesse momentanée de ses moyens. M^{me} Raimbault, qui a triomphé de la première impression d'un début, déploie maintenant toute l'étendue de sa voix si mélodieuse et fait valoir le charme de son excellente méthode.

— On prétend que le mariage de la plus séduisante des sylphides de l'Opéra dépend de la question de l'hérédité de la pairie. Les plaisans ajoutent que M^{lle} Taglioni joue à *pair* ou non.

Rue Boucher, n° 14, au premier, près la rue des Bourdonnais, confection pour tout ce qui concerne la Nouveauté, tel que fichus, manches, bonnets de soieries, pèlerines, blouses, gants, pèlerines de velours, etc., etc. On y fait aussi des chapeaux en tous genres et l'on refait les vieux.

Les dames y trouveront un avantage que l'on ne peut offrir dans aucune maison.

A ce Numéro est jointe la planche 855.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la *Souscription*, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.

— Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DEPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.